

gnée, avec une nuance de fatigue, comme si, lassé d'une vie dont elle n'avait pu cependant épuiser les joies ni les douleurs, elle était venue là chercher le repos suprême. Rien ne peut donner une idée du charme qui se dégage de cette figure de femme, posée si simplement, la tête légèrement tournée, les jambes croisées et les mains enlacées sur ses genoux, dans un mouvement plein de naturel et de grâce. Tout est noble en elle, tout est grand, tout est recueilli. Le corps est robuste sans excès, jeune sans faiblesse, souple sans affaissement, distingué sans affectation. Les draperies sont disposées avec une ampleur qui n'exclut pas la sévérité et qui achève d'assigner à cette admirable statue sa signification et son caractère. Ici le doute n'est pas permis, voilà bien ce « je ne sais quoi » qui nous émeut et nous saisit. S'il appartenait aux contemporains de prononcer le mot chef-d'œuvre, il faudrait l'appliquer à ce morceau-là.

Le Tombeau de la duchesse d'Orléans perd assurément beaucoup à être comparé à celui de Mme Charles Ferry. Disons vite que l'artiste n'était rien moins que libre et qu'il a dû se mouvoir dans un programme singulièrement étroit. On sait que la duchesse d'Orléans n'appartenait pas au culte catholique; il lui était donc interdit de venir dans la chapelle de Dreux prendre une place à côté de son royal époux. Aussi, pour que la mort ne désunit pas d'une façon absolue ceux que le mariage avait joints sur la terre; eut-on recours à un subterfuge. On imagina de construire, à côté de la chapelle où repose le duc d'Orléans, un autre édicule et d'établir entre ces deux sanctuaires une communication. C'est par la baie ainsi pratiquée que la princesse étend le bras, et sa main va de la sorte rejoindre celui dont elle fut la compagne en ce monde.

M. Chapu est un statuaire d'infiniment trop de talent pour n'avoir pas tiré d'un programme, même rigide, tout le parti qu'un artiste de mérite en pouvait faire jaillir. Il a donné à la figure de sa morte, qui n'avait pas grand caractère, tout l'accent qu'elle comportait. La pose en outre est charmante. Le mouvement du bras droit est plein d'abandon, quoique le bras lui-même se rat-



MÉRCIE (A.) LE SOUVENIR

tache assez mal à l'épaule. Le bras gauche, qui ramène la draperie sur la poitrine, est d'une vérité remarquable. Quant à la draperie, elle est traitée de main de maître, et la façon dont elle est rejetée à l'entour des pieds, pour sauver ce que la vue de ceux-ci pourrait avoir d'inconvenant, dénote un goût parfait.

Nous ne dirons rien du *Tombeau de Blanqui* par M. Dalou il ressemble de trop près au tombeau de Godefroy Cavaignac pour pouvoir être considéré comme une œuvre bien originale. Ce silence nous coûtera d'autant moins, au reste, que M. Dalou prend sa revanche dans le *Triomphe de Silène*, qui peut être considéré, avec raison, comme une des œuvres les plus mouvementées et les plus troublantes qui aient vu le jour en notre siècle.

Silène est naturellement ivre, et ses compagnons, les sans doute de porter cet énorme sac à vin, ont résolu de le charger sur un âne. Combien se sont-ils mis pour accomplir cette besogne? Nous ne saurions le dire, car ils sont si nombreux et si bien enchevêtrés les uns dans les autres qu'il faudrait des aptitudes spéciales de calculateur pour les pouvoir compter. Mettons qu'ils soient une douzaine environ; encore ne suffisent-ils pas à leur tâche. L'âne hydrocéphale, sur lequel ils prétendent hisser cette outre de chair humaine, sait bien que son faible corps ne pourrait supporter un aussi lourd fardeau, aussi proteste-t-il à sa manière, par une ruade convaincue. Mais cette résistance ne fait qu'enflammer le zèle des comparses. Hommes et femmes redoublent d'ardeur, et sauf les trois ou quatre qui ont déjà roulé sur le sol, tous peinent horriblement, crient, hurlent, suent, tirent, poussent et essayent de soulever ce tonneau fait homme.

Décrire plus amplement ce groupe mouvementé et grouillant est à peu près impossible. Cet enchevêtrement de membres qui se raidissent, de muscles qui se crispent, de mains qui se cramponnent et de visages contractés, échappe à toute analyse. Ce qu'on en peut dire, comme critique, c'est que les formes manquent d'élégance et les chairs de fermeté, que les femmes sont hommages, les

hommes phlébiteux; mais si la beauté sculpturale manque à tout ce monde, par contre on y trouve une puissance créatrice, une force, une animation, une intensité de vie, qu'on chercherait vainement dans des œuvres plus correctes, et qui sont du reste une des caractéristiques du talent de M. Dalou.



CORDIER (L. H.). *Les frères Montgolfier.*

Toutefois, il faut avouer que c'est un singulier bonheur pour ce fécond sculpteur d'être né à notre placide époque. S'il avait vu le jour en ces temps peu commodes, où Prométhée fut enchaîné sur le Caucase, pour avoir animé une seule statue, on se demande à quel supplice il eût été condamné, à quels raffinements de cruauté on aurait eu recours pour rendre son châtement exemplaire.

C'est au reste un des caractères, je devrais dire presque une des erreurs de notre temps, que cet excès de mouvement prodigué à des ouvrages qui sont, par leur nature même, condamnés à une immobilité éternelle. Parfois cette agitation a sa raison d'être, comme dans le piédestal que M. Croisy a modelé pour porter la statue de Chanzy, et où il est arrivé à faire tenir tous les éléments qui composaient notre glorieuse armée de la Loire. Fantassins, mobiles, lignards, marins, cavaliers, artilleurs, soldats du génie et du train sont là, en effet, combattant avec une furie



DALOU (J.) \_ TRIOMPHE DE SILÈNE

toute française, et résumant, dans leur effort commun, la campagne de France, sorte de synthèse de la défense nationale. D'autres au contraire, comme le *Au loup!* de M. Hiolin, présentent une grande somme de talent dépensé pour des courses désespérées d'hommes et de chiens, dont le besoin ne se faisait certes pas sentir.

Pour nous reposer de ces amoncellements de personnages et de ces mouvements désordonnés, contemplons quelques-unes de ces figures isolées, qui, forcées de développer sur leurs quatre faces un ensemble de lignes d'une pureté absolue, résumant dans leur unité, tous les problèmes avec lesquels le statuaire peut se trouver aux prises. Justement voici la *Galatée* de M. Marqueste, qui remplit toutes les conditions que l'on est en droit de souhaiter.

C'est un bien beau morceau de nu, que cette figure de femme qui semble s'éveiller à la vie. Le modelé en est d'une souplesse et d'une grâce singulières. La poitrine et les seins sont d'une élégance fine et puissante, les jambes d'un galbe étonnamment distingué. Ces mêmes qualités se retrouvent, au reste, dans la *Circé* de M. Delaplanche, dont le talent vigoureux sait allier à la distinction et à l'élégance, une robustesse de bon aloi. Peut-être la tête de cette *Circé* manque-t-elle un peu de cette impersonnalité qui est indispensable aux êtres figurant les personnages de la fable. Le caractère en est un peu trop accentué; mais M. Delaplanche est un de ces artistes éclairés et consciencieux qui ne prétendent point avoir dit du premier coup leur dernier mot, et sa *Circé*, en passant par le marbre, est certaine d'acquiescer les dernières vertus qui lui manquent.

C'est ce qui est arrivé, au reste, à la *Jeunesse* de M. Antonin Carlès, qui nous revient cette année traduite en marbre et ayant acquis, dans sa transformation, une grâce naïve et une simplicité touchante que, dans sa première apparition, elle n'avait certes pas au même degré. L'*Architecture* de M. Thomas a, elle aussi, gagné à revêtir sa forme définitive. Cette grave et belle figure harmonieusement drapée se distingue par une sévère et majestueuse allure, qu'on ne rencontre plus guère dans les œuvres de notre temps.